

L'ART ROMAN EN BRETAGNE

PAR M. ROGER GRAND, MEMBRE DE L'INSTITUT *

Au cours de la remise de son épée à M. Roger Grand, M. Paul Deschamps rappelait avec son esprit coutumier que si le nouvel académicien n'était pas un homme pressé, il aboutissait dans toutes ses entreprises et toujours avec un égal succès. Cette affirmation péremptoire vint redonner confiance à tous ceux qui commençaient à désespérer de l'apparition de cette vaste synthèse sur l'Art roman en Bretagne, annoncée depuis si longtemps.

M. Deschamps avait raison ; et si leur attente a été longue, les érudits sont aujourd'hui comblés, non seulement par cette somme inestimable, fruit d'une enquête personnelle prolongée pendant plus d'un demi-siècle, mais aussi par les documents graphiques, très nombreux et d'un très grand intérêt, qui l'illustrent, l'éditeur n'ayant rien négligé pour présenter une telle œuvre dans un cadre digne d'elle, malgré les difficultés de l'heure.

L'ouvrage comprend deux parties distinctes : la première consistant en une étude détaillée des éléments constructifs de l'architecture bretonne à l'époque romane et une vue d'ensemble de celle-ci ; la seconde partie, la description sommaire, mais aussi précise que possible, de toutes les églises et chapelles possédant au moins un frag-

* Paris, A. et P. Picard, 1958. In-4° de 494 pages, nombreuses planches et figures. Prix : 6.800 francs.

ment de leur architecture antérieur à l'époque dite gothique.

Bien qu'ayant parfaitement délimité son sujet dans le temps et dans l'espace, M. Grand a jugé indispensable, afin de faire mieux comprendre les traditions de la technique de l'art roman, d'opérer un court retour en arrière, tant sur l'architecture celtique en bois que sur l'architecture carolingienne en pierre, dont deux spécimens de grande importance, les églises de Doulon et de Saint-Philbert-de-Grandlieu survivent dans le diocèse de Nantes. Il se refuse, en effet, et combien il a raison, à considérer la période dite romane isolée, dans le temps et dans l'espace, de celles qui l'ont précédée et dont l'art a d'ailleurs été si justement qualifié de préroman par M. Jean Hubert.

Dans cette courte mais très substantielle fresque de la période préromane en Bretagne, l'auteur analyse tous les aspects physiques, sociologiques et historiques qui ont déterminé ses éléments. Il insiste tout particulièrement sur le fait que, contrairement à une opinion répandue, mais évidemment très superficielle, la péninsule armoricaine a une nature profondément hétérogène et que son unité n'est donc pas due à sa structure, mais à deux éléments fondamentaux : une histoire forgée au long d'un millénaire de vie et de sentiments communs et surtout la mer, cette grande voie de communication intercontinentale apportant hommes, marchandises et idées. La mer apportera également à l'époque romane, avec sa flore et sa faune, des éléments décoratifs pour les corbeilles de chapiteaux dont Locmariaquer, Perros-Guirec, Lanmeur, Yvignac, etc., offrent d'excellents exemples.

M. Grand retrace ensuite le périple de ces Bretons venus, du v^e au vii^e siècle, occuper la péninsule armoricaine, Bretons chassés de leur pays, mais imbus de ses traditions. Il rappelle notamment comment la construction en bois de tradition celtique *mos scoticus* l'emporta tout d'abord sur la tradition latine *mos romanus* et comment le *hall* britannique fut plus utilisé que la *basilica*, architecture en bois qui offrait des avantages économiques incontestables, tout au moins de construction, sinon d'entretien, et qui

fut encore, pour ce motif, couramment utilisée au XI^e siècle.

L'auteur estime que c'est en raison des plus grands dangers d'incendie qu'elle fut abandonnée et que la Bretagne, manquant de maîtres et de compagnons capables de conduire des édifices en maçonnerie, dut faire appel pour ceux-ci à des établissements étrangers, et notamment aux grandes abbayes ligérines. Nous croyons, quant à nous, que c'est pour remédier au chaos consécutif aux invasions normandes que ducs et comtes firent appel aux seules autorités morales qui en fussent alors capables, les abbayes ligérines voisines, dont les maîtres d'œuvre avaient l'habitude de construire en pierre et ce mode de construction se généralisa dans la suite, probablement, entre autres, pour raison de sécurité. Cette ingérence des abbayes après les invasions normandes n'est pas, en effet, spéciale à la Bretagne, et M. Latouche a montré récemment comment elle avait souvent affaibli, aux XI^e et XII^e siècles, le pouvoir épiscopal, l'histoire de Loctudy en offre un exemple. Quoiqu'il en soit, l'influence des abbayes de Marmoutier, Saint-Florent de Saumur, Saint-Aubin d'Angers, Saint-Jouin de Marnes, Fleury, fut considérable, tant dans le plan des édifices avec carole autour du chœur et chapelles rayonnantes que l'on retrouve à Saint-Gildas de Rhuys, Loctudy, Landévennec, etc., que dans le mode de construction.

Mais, ainsi que le rappelle l'auteur dans l'étude des matériaux, le granit était trop lourd pour des voûtes un peu importantes ; aussi les édifices bretons se distinguent-ils de leurs modèles par une couverture en charpente.

L'importance du rôle des abbayes françaises est résumée en appendice par la liste des nombreux prieurés et églises paroissiales de Bretagne qui en dépendaient, avec la date de leur fondation ou donation, document des plus précieux, aussi regrette-t-on que les sources utilisées par M. Roger Grand se soient arrêtées un peu trop strictement peut-être à la date fatidique de 1199. Aussi la fondation de Beauport par la Luzerne, dans les toutes premières années du XIII^e siècle et en tout cas avant 1204, n'y figure pas, fondation qui explique cependant l'utilisation dans

ce monastère de la pierre de Caen ainsi que des formes de fenestrages qui exercèrent dans la suite une certaine influence comme l'a souligné Mérimée dans ses *Notes d'un voyage dans l'ouest de la France*.

Précisément, afin de montrer combien les dates limites de l'art roman en Bretagne n'étaient pas rigides, l'auteur a consacré deux chapitres aux formes précoces introduites par l'architecture cistercienne et à celles tardives conservées par l'école de Pontcroix.

Dans ce vaste et si complexe problème des influences, M. Grand discerne un rôle important de Girard de Blaie, évêque d'Angoulême de 1102 à 1136 et quatre fois légat pontifical dans le domaine des Plantagenet, rôle qui demeure à préciser.

Après avoir été indiqué comment ces monuments de l'époque romane s'étaient édifiés, comment des traditions fort anciennes s'y étaient parfois conservées ainsi qu'il apparaît curieusement dans le pays de Pourlet, les différentes causes de leur disparition sont analysées ; avant tout, deux particulières : grande ferveur des populations et esprit aigu de clocher, puis celles générales : incendies, tremblements de terre, commende, etc.

Dans cette magistrale étude d'ensemble dont aucun aspect n'a été omis, M. Roger Grand a montré comment, par-dessus tout, l'art roman en Bretagne était la conséquence logique de la structure et des richesses du pays ainsi que des traditions de ses habitants. L'on comprend alors mieux cette déclaration de l'auteur au début de son ouvrage : « Je ne crois pas beaucoup, pour le Moyen Age, à l'influence de la politique sur l'évolution des arts et spécialement de l'architecture », affirmation qui paraît à première vue bien surprenante si l'on songe, par exemple, à l'influence normande en Sicile et à celle des Plantagenet en Anjou. L'auteur apporte d'ailleurs immédiatement deux correctifs importants à son affirmation en admettant l'influence des largesses princières et parfois celle de l'éducation reçue par le souverain, par exemple celle de Jean IV en Grande-Bretagne à laquelle il convient d'ajouter celle, plus tardive il est vrai, de Jean V à la cour de France.

Nous croyons d'ailleurs que, dans ce domaine, il s'agit

surtout de cas d'espèce. S'il apparaît en effet à peu près certain que Morvan dans sa demeure de Priziac, plus semblable à une bauge qu'à un palais, suivant Ermold le Noir, n'eut aucune influence sur l'architecture, il n'est pas aussi certain que le roi Salomon, qui avait eu de nombreux contacts avec les provinces voisines et vu leurs monuments, n'ait pas exercé une influence directe. La tradition et une ancienne chronique de Landévennec lui attribuent en effet, entre autres, la construction des églises de Maxent et de Landévennec, édifiées en cette pierre des Charentes utilisée en Bretagne à travers les siècles, à Saint-Louis de Brest notamment.

Il demeure en tout cas certain que, soit par l'afflux de richesses provoqué par une politique commerciale avisée, soit par les ruines et la pénurie de ressources déterminées par une politique anarchique, on ne peut négliger l'influence indirecte du facteur politique, si secondaire soit-elle.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée aux notices de tous les édifices où subsistent des traces antérieures à l'art gothique. Plusieurs d'entre elles sont, en réalité, des monographies fort importantes parmi lesquelles il convient de mentionner tout spécialement celles de Calan, Château-briant, Clisson, Fouesnant, Landévennec, Langon, Langonnet, Loctudy, Merlevenez, Perros-Guirec, Ploerdut, Quimperlé, Redon, Saint-Gildas-de-Rhuys, Saint-Philbert-de-Grandlieu, Vannes, Yvignac. Elles sont accompagnées, comme celles qui sont plus sommaires, d'une bibliographie très complète.

C'est là une somme considérable ; aussi les quelques omissions qu'elle présente, telles les églises d'Erquy (Côtes-du-Nord) et de Lamber (Finistère) sont-elles bien excusables.

Nous ne pouvons songer à les examiner en détails et nous bornerons à faire deux remarques, d'ailleurs très secondaires.

M. Grand nous paraît avoir vieilli un peu trop quelques monuments, particulièrement en Basse-Bretagne, sans doute sous l'influence des nombreuses découvertes faites

dans diverses provinces par M. Jean Hubert. Or, en Basse-Bretagne tout au moins, la situation était très particulière. Ainsi que l'a rappelé l'auteur, c'était la construction en bois qui était de règle et d'ailleurs deux autres éléments s'opposaient à celle en pierre : manque de chaux et rareté d'outils capables de tailler le granit, alors d'un prix fort élevé.

Le fait que la construction d'une église en pierre soit mentionnée spécialement dans la chronique de Landévennec prouve que c'était là un édifice tout à fait exceptionnel et qui, ne l'oublions pas, était comme Maxent construit en pierre relativement tendre des Charentes. M. Grand a d'ailleurs très justement souligné la difficulté qu'avaient les artistes à sculpter les figures et ornements dans le granit et ne mentionne au XII^e siècle que deux tympans sculptés et encore celui de Notre-Dame de Kernitron en Lanmeur est-il en pierre de Caen. Nous croyons donc, pour notre part, qu'avant la fin du X^e siècle, la construction en granit n'a été que tout à fait exceptionnelle.

En l'absence de documents, la datation de restes de monuments en Bretagne est d'ailleurs d'une extrême difficulté en raison d'un aspect très archaïque trompeur. Nous prendrons comme exemple le portail à triple voussure de Saint-Columban de Quimperlé que M. Grand a fait remonter, avec beaucoup de vraisemblance *a priori*, à une époque antérieure au XI^e siècle ; or, des travaux très récents ont dégagé les bases des colonnes qui sont apparues avec des griffes caractéristiques du XII^e siècle. L'examen des profils des impostes des piliers de l'église Sainte-Marie de Lanleff ainsi que l'appareillage des arcades ne permet pas non plus, semble-t-il, de faire remonter cet édifice au-delà de l'extrême fin du XI^e siècle, peut-être même du premier tiers du XII^e siècle, ainsi que le pensait déjà André Rhein.

Nous nous demandons également si M. Grand n'a pas abusé des reprises en sous-œuvre. Ces reprises sont en effet, ainsi que l'on sait, toujours très délicates, surtout lorsque les matériaux sont mal liés, fort onéreuses et ne semblent guère être justifiées dans de petits édifices non voultés pour sauver quelques mètres cubes de maçonnerie. Nous croyons, par contre, extrêmement fréquent le emploi

des matériaux anciens dans des monuments où un examen approfondi décèle fréquemment cinq à six campagnes de construction.

M. Paul Deschamps était décidément un excellent prophète. On peut en effet, par ce trop rapide exposé, voir avec quel succès M. Roger Grand a mené à bien la gigantesque tâche qu'il avait entreprise. Aussi peut-il être assuré de la profonde gratitude de tous ceux à qui il vient de fournir un instrument de travail de premier ordre, et tout particulièrement des Bretons attachés profondément à leur histoire dont il vient d'écrire si magistralement l'un des chapitres.

R. COUFFON.
